

DEBAT

Jean Mesnard : Quelques questions de curiosité. Je me demande s'il n'y a pas relativement à la tradition du "connais-toi toi-même", une question qui se pose : Dans quelle mesure ce retour vers soi, si fondamental, est-t-il conscience du Moi comme complexe, ou du Moi comme simple ? Le Moi n'a-t-il pas quelque chose de contradictoire ? C'est quelque chose qui fait problème et dont la connaissance ne peut être complète sans perspectives qui vont dans le sens de l'avenir, en quelque sorte, dans l'avenir du Moi. Peut-être la seconde question permettra-t-elle de clarifier un peu cette interrogation. Il me semble que dans cette tradition du "connais-toi toi-même", on retrouve presque constamment, que se soit en Orient ou en Occident, un idéal dans lequel la maîtrise de soi est fondamentale. Qui dit qu'il ne faut pas se laisser aller à l'instinctif. Que ce n'est pas le désir qui doit gouverner l'existence du Moi. N'y a-t-il pas contradiction avec ce que nous voyons aujourd'hui et qui est, au contraire, une sorte de conformisme du désir, acceptation du désir comme étant la règle ? Est-ce que ce n'est pas vers cela que nous conduisent les sciences humaines au sens restreint du mot ? Vous avez habilement donné à ce terme, science humaine, un sens assez large, je crois, qui incluait la tradition antémoraliste, par exemple la tradition des philosophes en même temps que les recherches contemporaines. Quand on parle de la psychanalyse ou de la sociologie, l'aboutissement à justifier semble le fait beaucoup plus que le droit. Donc nous restons dans le stade scientifique. Une attitude scientifique ne peut pas donner de règles, ne peut pas orienter des choix. Pour orienter des choix, il faut avoir des valeurs, des normes et des objectifs, des buts. Sans cela, la connaissance de soi reste incomplète.

Guy Lazorthes : Vous avez évoqué l'Orient et l'Occident. J'ai à ce sujet avancé quelque chose dont j'aimerais que vous me disiez si c'est aussi votre impression. A partir des philosophes grecs, il y a une suite que je n'ai pas voulu énumérer. En Occident, il y a eu continuellement des écrits, une culture qui s'est maintenue, qui s'est renouvelée, qui s'est entretenue. A la même époque, cinq siècles avant Jésus Christ, il y a 2500 ans, il y a eu, en Orient des penseurs de qualité. Mais qu'y a-t-il eu par la suite ? Je me suis informé. Il n'y a pas eu en Orient cette suite, je pense à Montaigne, Descartes, Pascal, Rousseau. Est-ce que j'ai tort ? Naturellement le taoïsme et le confusionnisme sont encore en action, mais il n'y a pas eu de publications comme nous en avons eu en Occident.

Jacques Vauthier : J'ai l'impression qu'il y a une différence de sagesse. Le sage occidental conceptualise plus que le sage oriental. Le sage oriental donne des méthodes d'avancée vers une sagesse plutôt qu'une réflexion sur la possibilité d'atteindre cette sagesse. C'est une des grandes divisions entre l'Occident et l'Orient.

Pierre Perrier : Si vous cherchez en Orient un développement de pensée de type occidental, qui cherche à aboutir, vous ne le trouverez pas. C'est là un premier tri qu'il faut faire. Il y a un deuxième tri, qui est le problème de la définition négative. Je veux dire que l'Orient - devant la difficulté de définir positivement et peut-être devant le refus de monter des structures de philosophie comme en a monté l'Occident - a préféré se réfugier dans une étude systématiquement négative. Cette étude négative a fourni maints écrits. Vous en trouvez énormément en Chine, en Perse et en Inde. Mais elle n'a jamais pris la forme occidentale consistant à bâtir un système. Elle a toujours la forme de la quête d'un recul. Elle est tellement forte dans ce sens-là que beaucoup des

réflexions orientales sont des réflexions de recul, de recul sur soi-même ou de recul sur un minimum qui va prendre de la distance. Prenez par exemple le stoïcisme et la façon dont les disciples du Bouddha se placent dans une position de refus de participation au monde extérieur pour ne pas déformer leur propre pensée intérieure. Il y a un jeu qui a été comme positif et de construction en Occident et non pas négatif, mais de sélection du négatif, protégeant l'intériorité, en Orient, au risque réel de nier la personne. Vous ne trouverez pas d'équivalent, mais je ne pense pas que vous puissiez dire que la pensée n'a pas progressé en Orient. A mon avis elle a énormément progressé en Chine, de façon continue, jusqu'au VII^e ou VIII^e siècle, puis elle s'est un peu plus figée, mais elle a gardé la structure d'un formalisme ancien, donc beaucoup plus poétique ou mythique diraient certains. Les Grecs, au contraire, ont *a priori* refusé ce type d'approche. Ils ont estimé que leur pensée irait plus loin en s'éloignant d'une formulation mythique ou poétique, et à leur suite nous avons été jusqu'à pratiquement tuer la pensée symbolique.

Guy Lazorthes : Dans les traités de médecine, ils sont encore motivés par le Yin et le Yang, et le taoïsme date de 2500 ans. Tout ceci est un peu figé !.

Jean-François Lambert : Je voudrais rebondir sur les trois questions de Monsieur Mesnard, ou plutôt sur *la* question qui se cache derrière les trois. À la fin du XIX^e siècle, la psychologie s'est constituée en sciences expérimentales en rejetant toute référence au vécu subjectif. La réflexologie pavlovienne comme le behaviorisme de Watson, puis de Skinner, se fondent sur un refus radical de l'introspection. Votre désir d'humaniser les sciences humaines et l'identification que vous en faites à une sorte de socratismes, est un idéal que je peux partager mais qui ne correspond pas à la réalité du développement de la psychologie au XX^e siècle, ni à la manière dont les sciences humaines sont effectivement enseignées aujourd'hui dans les universités. Certes, un certain renversement de tendance s'est opéré à partir des années 60 avec le développement du paradigme cognitiviste qui n'ignore plus le fonctionnement de la "boîte noire". Au demeurant, si l'introspection n'est plus bannie, les états mentaux sont assimilés aux états physiques d'un système de traitement de l'information. En principe, la subjectivité est réductible à une forme de calcul et donc tout doit être formalisable. S'il est de nouveau permis de parler de sujet, d'intentionnalité, de conscience, il s'agit toujours d'entités formelles. Ceci n'est pas une critique de votre approche, mais plutôt l'expression du regret qu'elle ne soit pas aussi répandue que vous le souhaitez. Si la psychologie enseignée dans les années 50 ignorait explicitement la subjectivité, je ne suis pas très sûr que le cognitivisme, avec son excès de formalisme, soit davantage porteur des valeurs humanistes que vous revendiquez.

Je voudrais faire une seconde remarque. Dans votre bref historique, vous avez pris des repères couvrant 25 siècles. Vous ne pouviez citer tout le monde, mais je pense qu'il n'est pas innocent que, pour le XIX^e siècle, vous ayez passé sous silence Freud et la psychanalyse. Selon Freud, précisément, le moi n'est pas maître chez lui. Or, on ne peut plus s'interroger aujourd'hui sur la notion de personne, sur celle de sujet, sans faire référence à cette notion d'un moi "trouble", d'un moi divisé en son sein. Il est d'ailleurs intéressant de voir comment aujourd'hui, les sciences cognitives actualisent la notion d'inconscient sous la forme de processus implicites (mémoire implicite, subception...) mettant en évidence l'existence d'un "inconscient cognitif".

Guy Lazorthes : Oui, vous avez absolument raison. Bien sûr, j'étais conscient qu'en ce qui concerne mon sujet Freud intervenait, mais j'ai préféré ne pas m'égarer, pour qu'on me suive dans cette idée que, pour se connaître, il est bon de connaître l'autre.

Basarab Nicolescu : J'aurais trois questions ou remarques.

Ma première question est liée à la complexité. Dire : "connais-toi toi-même", c'est déjà formuler un paradoxe, et cela à un niveau très élémentaire, très naïf. Or, il faut considérer que "toi-même" est un système d'une certaine complexité. Et qui regarde ce système, s'il n'a pas une complexité au moins égale à celui qui doit être étudié ? Ce paradoxe peut certainement être résolu mais à cet égard si vous avez des idées, j'aimerais bien les connaître.

La deuxième remarque correspond à ce qu'a dit Jean-François Lambert. Il est clair que pour connaître ce "quelqu'un" qui est dedans, il faut qu'il y ait quelqu'un. Or le paradoxe de la situation en Occident - je ne sais pas ce qu'il en est en Orient - c'est qu'il y a, dedans, plutôt une foule de personnalités, qui ne méritent pas l'attribut unitaire que suppose l'expression "toi-même". Or ce "toi-même" sacré, mystérieux est quand même une unité. Il n'y a pratiquement personne à connaître si tout cela n'est pas unifié.

Ma troisième remarque est que, si l'on se place sur le terrain des sciences humaines, je crois qu'on ne peut pas faire l'économie d'une science qui a toujours existé - bien avant la psychanalyse ! - et qui est la théologie : une science humaine tout à fait honorable, qui donne des clés sur la question de se connaître soi-même. J'aimerais avoir vos lumières sur ce sujet.

Guy Lazorthes : Si l'on réalise que le précepte de Socrate est connu dès l'école, que l'on en parle par la suite, si l'on pense à tout ce qu'on a cherché à en déduire, à tout ce qui a été écrit, à tout ce qu'on a fait dire à Socrate, on voit qu'il est bon de schématiser. Je me suis permis de proposer : 1) le "connais-toi toi-même", formule simple, 2) la leçon de morale qui en résulte, 3) le "je sais que je ne sais rien, mais le plus grave serait d'ignorer mon ignorance", 4) l'intérêt du dialogue socratique. Fallait-il simplifier ou, au contraire, chercher à compléter ? Cet homme remarquable et son courage final, nous le connaissons par Platon car il n'a rien écrit ... Retrouver Socrate et découvrir sa place dans l'actuel programme des "Sciences Humaines" m'a paru correspondre à l'objectif de nos réunions.

Dominique Laplane : J'aimerais m'exprimer sur cette question de la théologie. Prenons l'idée qui a été particulièrement développée par Varela : "nous sommes des systèmes auto-référentiels". Il en tire la conclusion - qui me paraît s'imposer si l'on en reste là - que nous n'avons aucune connaissance du vrai à notre disposition puisque tout est auto-référentiel. Cela me paraît d'une simplicité évidente. Or si nous voulons avoir une liberté, condition de la dignité, il est absolument nécessaire d'envisager une vérité qui soit extérieure à l'homme. C'est une nécessité que l'on peut accepter ou refuser, je le comprends bien, mais je ne vois pas comment on peut s'envisager libre sans référentiel extérieur. J'avais proposé une image dans un livre que j'ai écrit précédemment, qui était celle d'un sous-marin précipité dans les océans d'une planète inconnue, sans cartes, sans compas. Il est libre de ses mouvements, mais ses déplacements sont sans signification. S'il n'y a pas quelque chose d'extérieur à ce système auto-référentiel, il n'est rien. Cette constatation que nous sommes auto-référentiels constitue l'acte de clôture de la philosophie des "Lumières". Des informations extérieures à nous-mêmes sont indispensables à notre liberté et à toute recherche de la vérité.

Jacques Vauthier : Pour revenir au domaine de nos réflexions, c'est-à-dire au champ scientifique, j'aurais tendance à aller dans la même voie que Basarab Nicolescu. A savoir : de même que vous dites : il y a beaucoup de monde dans ce "Je" qui est intérieur, j'aurais envie de dire qu'il y a beaucoup trop de monde à l'extérieur. Ceci dans le sens que la science contemporaine a plutôt comme action de dissoudre "l'être", ce que je suis. Si je me regarde, par exemple dans le cadre de l'astrophysique, je me dis que je ne suis qu'une collection de molécules qui s'est agrégée. Est-ce que j'ai tellement envie de me demander ce que je suis ? Non, puisqu'on me dit que je suis un assemblage de molécules, et qu'assemblage de molécules, je me dissoudrai dans une sorte de néant. Je n'ai même plus envie de me poser la question. Pour ce qui est de la question de l'intelligence, lieu où je constitue ma connaissance, où est l'intelligence ? Où est mon intelligence actuellement ? Si je me tourne vers l'intelligence artificielle, du côté des gros ordinateurs, on me dit : "mais vous n'êtes tout compte fait qu'un algorithme qui marche plus ou moins bien". Et si je regarde du côté des neurosciences, on me dit que je ne suis qu'une chimie, une réaction chimique. Changeux écrivait, par exemple dans *Matière à penser*, que le domaine religieux n'est qu'une sorte de dérèglement chimique du cerveau. Si vous voulez avoir une petite expérience dans ce domaine, on vous mettra un produit estampillé petit *a*, ou, si vous voulez quelque chose de plutôt orienté vers le christianisme, on vous inoculera une molécule petit *b*, et ainsi vous serez heureux. Je caricature, c'est évident, mais, si je pousse le trait comme ça, c'est pour demander "est-on encore capable de se poser la question de savoir qui nous sommes ? Puis-je encore dire JE SUIS ?"

Anne Dambricourt : Depuis Archimède, depuis l'Eurêka, ce qui reste toujours valable pour nous, pour les générations qui se succèdent, c'est le domaine de la prise de conscience. Je prends conscience que je suis un sujet, que je suis toujours en train de me rechercher. Il existe donc différentes approches de la connaissance, soit scientifique, soit d'inspiration personnelle. Quand on peut avoir ces deux approches, on se rend compte qu'il existe donc différentes façons de se connaître. Grâce à ce groupe de réflexion, je comprends que le problème reste toujours celui de l'émergence et de la transcendance. Toujours demeure le problème de la pluralité des niveaux de réalité, et la nécessité pour l'esprit d'envisager un méta-niveau pour pouvoir intégrer le niveau complexe en évolution. Le niveau cérébral complexe dynamique peut-il se saisir lui-même pour avoir conscience qu'il est lui-même un système dynamique, etc.. ? Il demeure toujours cette difficulté d'être à la fois l'instant, l'arrêt sur image, et de se savoir soi-même un système dynamique. Cette question n'est toujours pas résolue.. Existe-t-il un processus ou non ? La limite sur laquelle toujours bute l'esprit c'est : comment se représenter qu'il prend conscience d'être un sujet. C'est le recul par rapport à la réalité dans laquelle on se situe en tant que sujet conscient. La question de la transcendance, ou d'un méta-niveau, n'est pas évacuée par la découverte scientifique. La question n'est plus impertinente. On peut se la poser sans être tout de suite suspecté de vouloir introduire le vitalisme, ou de vouloir prouver l'insuffisance des modèles linéaires. Finalement donc, depuis Archimède nous restons avec cette question - cette expérience - de la prise de conscience (qu'est-elle du point de vue neuronal, fonctionnel, de la complexité etc...?). La question est permanente. Chaque génération naît, heureusement, avec elle. Avec cette dynamique de l'interrogation du sujet, qui, à mon sens, ne peut pas être totalement appréhendé sans le regard de l'autre, c'est-à-dire en restant enfermé dans le processus scientifique dit de l'objectivation.

Jacques Ricard : Je voudrais rebondir sur le dernier point que vous avez évoqué dans votre intervention relative à la connaissance de soi. Vous avez évoqué la possibilité que la question puisse se dissoudre, en quelque sorte, dans l'existence d'un programme : en l'occurrence, j'imagine, dans votre esprit, dans le programme génétique. Je crois qu'à l'heure actuelle, nous avons une réponse claire à cette question, réponse qui a été apportée, un peu à l'encontre de ce que recherchaient les généticiens, par le nombre extraordinairement faible de gènes qui constituent le génome humain. Au départ, quand le projet a été lancé, les gens s'attendaient à avoir plus ou moins 300 000 gènes et finalement on arrive aux environs de 30 000, avec des difficultés de plus en plus grandes à définir la notion de gènes. Il apparaît qu'un organisme vivant aussi complexe que l'homme à, au maximum, deux fois plus de gènes que celui d'un ver de terre - un nombre ridiculement petit - et pratiquement moins de gènes que le riz. Il est difficile, dans ces conditions, d'identifier la complexité - degré de sophistication de ce qu'est un organisme vivant supérieur - à son patrimoine génétique. À l'époque où le projet "génomique humain" a été lancé, Guilbert, prix Nobel de chimie, qui en a été l'un des pionniers, sortait un CD de sa poche en disant : "ce CD peut contenir autant d'information qu'il y en a chez un homme et dans quelques années, on pourra sortir son CD et dire : voilà qui je suis. C'est moi". C'est là une réponse absolument négative à l'interrogation sur l'homme. Il est certain qu'on ne peut identifier ce qu'est un homme à son patrimoine génétique, qui est extraordinairement petit par rapport à ce qui était imaginé au départ.

Hervé Zwirn : On ne considère plus aujourd'hui le génome comme un programme dont la seule longueur serait une mesure de la complexité mais plutôt comme un réseau de sites qui interagissent et produisent différentes configurations. La complexité est alors matérialisée par l'évolution de ce réseau et le nombre de configurations qu'il peut prendre. Si notre génome possède 30000 gènes et que l'on considère, ce qui est déjà très simplifié, que chaque gène peut être dans deux états (actif ou inactif), il existe alors 2^{30000} , c'est à dire 10^{9000} , configurations possibles. Ce nombre est gigantesque. Pour nous en persuader, remarquons qu'il n'y a qu'environ 10^{80} atomes dans l'univers observable ! On voit donc qu'en dépit du nombre relativement faible de gènes humains, la complexité associée peut être gigantesque.

Basarab Nicolescu : Il n'empêche que l'on reste dans le domaine de l'agent extérieur. C'est réductionniste.